

en ville parce que je ne sais pas où la ramener, chez moi, c'est-à-dire chez ma femme qui n'est pas sa mère, ou chez sa mère qui n'est pas ma femme, vous voyez... Et c'est encore plus compliqué et je ne vais pas vous raconter ma vie parce que ça ne vous regarde pas. Il fait froid... Il fait vraiment froid pour un mois de novembre... Le brouillard est de plus en plus épais et le ciel n'a jamais été aussi bas. Je pourrais tout aussi bien dire qu'il n'existe pas et que je ne vois vraiment pas qui pourrait nous aider. Car il faudra bien qu'il se passe quelque chose. Je ne vais pas errer toute la nuit avec cet enfant dans les bras. Je suis fatigué... Je me sens seul et misérable... Je n'en peux plus... J'ai trié toutes les solutions, et il n'y en a pas trente-six », écrit Matija.

Et plus loin :

« Il y a un cœur de trop dans cette histoire. Un cœur de trop dans ma vie... Ce n'est pas la formule de la jeune madone. C'est la mienne. Ce n'est pas une formule d'ailleurs. C'est une déchirure... Un saignement... Une plaie qui ne cicatrisera pas... Et pourtant je commence à savoir ce que je vais faire. On le sait toujours plus ou moins. On n'est jamais vraiment surpris par soi-même. Nous allons toujours là où nous voulons aller, même si après, on fait tout pour se perdre en route... Car comme on l'a déjà dit avant moi, personne ne veut devenir sa propre douleur et sa propre fièvre. »

Et encore plus loin :

« Et ce n'est pas tout. Je n'ai pas simplement peur de l'inconnu de l'existence qui est notre lot commun. Je suis aussi lâche, je suis fatigué, j'ai froid, j'ai faim... De loin, j'aperçois un bus qui va s'arrêter à la station. C'est mon bus, celui que je prends quand je ne suis pas en voiture. Je

ne réfléchis pas, je me mets à courir avec la petite qui sur-saute dans mes bras comme si c'était un paquet. Le bus nous attend... Il y a une place vide tout au fond... Je la pose sur mes genoux pour la voir en face. Elle a des joues toutes rouges. Ses petits yeux, ses minuscules lacs alpins, sont toujours aussi calmes et éveillés. Elle me regarde comme si elle voulait savoir ce qu'on allait faire maintenant. J'ai soudain l'étrange sensation de tenir son destin entre mes mains. J'ai peur de nouveau... Et je ne sais pas encore ce que je vais dire à ma femme quand elle va ouvrir la porte, ni comment je vais répondre à mon fils qui va me demander qui est cet enfant, cette petite que je tiens dans mes bras et pourquoi je l'ai amenée à la maison. »

Lila lève les yeux. Elle n'a pas besoin de lire plus loin. Il reste une page, une page et demie jusqu'à la fin, mais elle connaît la suite. « C'est moi, cette petite dans les bras de mon père », dit-elle à voix haute comme si elle avait besoin de l'entendre. C'est moi, Lili de mon vrai prénom, Lili comme le grand amour de Maïakovski, bien sûr, quel autre prénom aurait pu me donner la madone aux cheveux bouclés, c'est moi donc que Matija est en train d'emmenner dans sa maison où je vais rester, je vais y élire domicile même, parce que quelques jours plus tard, ma mère, ma vraie mère va se tuer dans un accident de montagne. Le mauvais temps, une tempête de neige, une imprudence

pour ne pas dire la folie, d'aller en montagne en fin de saison, début novembre, même pour quelqu'un d'expérimenté comme elle.

Un grand silence s'installe dans la pièce, le genre de silence qu'on peut entendre en soi même si on est au milieu de la place de la Concorde, Lila s'arrête souvent à la Concorde le soir, quand tous les lampadaires s'allument d'un seul coup et que la place devient une galaxie. Puis le chat noir et blanc saute sur ses genoux et se met à ronronner. Il la regarde avec ses beaux yeux jaune moutarde comme si lui aussi avait tout compris. On dirait qu'il est content qu'elle soit là, sur le canapé, devant la porte-fenêtre. C'est leur endroit préféré à tous les deux. Ils peuvent y rester longtemps, sans bouger, à regarder le vieux poirier et un bout de ciel en face. S'il y a une vue que Lila aime au bord de ce lac, c'est bien celle-ci. Elle peut le contempler tous les jours, elle découvrira toujours quelque chose qu'elle n'a pas encore vu. C'est peut-être pour cette vue sur le vieux poirier, le jardin et ce fragment de ciel, diversement le même tous les jours, que Matija a acheté cette maison, et non pour le lac, l'îlot, l'église... Mais oui, voilà pourquoi il a placé ce canapé face au jardin. Le lieu le plus sombre est toujours sous la lampe, mais elle va finir par tout comprendre.

Je vais aller voir Nast, se dit-elle au bout de quelque temps. Mon vieux Roumain, maître international d'échecs, amateur de tango, flâneur solitaire, lecteur invétéré de journaux, il faut s'intéresser au monde même s'il va à sa perte. Elle a envie qu'il prenne sa main et plonge ses petits yeux de grand félin dans les siens. Mais cette fois c'est elle qui va poser des questions. Des questions sur le cœur, mon

ami... C'est ça, le cœur. Bled est un endroit idéal pour se poser ce genre de questions, vous ne trouvez pas... Non, non, je suis sérieuse, vous ne pouvez pas savoir combien je suis sérieuse, Nast.

Elle descend vers le lac. Il n'est pas encore cinq heures, mais l'air commence à piquer... Tout est saisi par un froid vif et grinçant. De loin, le lac ne lui a jamais paru aussi immobile. C'est parce qu'il a gelé, se dit-elle quand elle s'approche enfin. Il a gelé cette nuit pendant qu'elle dormait au chaud dans son grand lit en cerisier. Il est comme un miroir, avec un trou sombre au milieu. C'est la première fois qu'elle lui trouve une certaine beauté, à ce grand gâteau de noces, tout blanc cette fois. Une petite morsure dans la partie tendre du cœur..., pense-t-elle en pressant le pas.

— Est-ce que vous avez vu M. Nast, aujourd'hui ? demande-t-elle quand elle franchit la porte.

— Qui ?

C'est le garçon qui les sert d'habitude, une sorte de jeune Leonardo DiCaprio égaré dans l'ex-villa de Tito.

— Nast, joueur d'échecs, celui avec qui je suis souvent assise à la table en face du piano, vous voyez... Ne me dites pas que vous ne le connaissez pas...

— Il ne s'appelle pas Nast que je sache... Et qui vous a dit qu'il était joueur d'échecs ?

— Lui...

— Lui ?

Leonardo DiCaprio lui fait un de ses jolis sourires, beaucoup trop ironique à son goût.

— Enfin... ce n'est pas le plus important... Je le cherche. Dites-moi si vous l'avez vu aujourd'hui ?

— Non, ça fait un bon moment qu'il n'est pas passé... Cinq, six jours au moins... et je ne travaille pas tous les jours, voyez-vous... Il a dû partir...

— Partir ?

— Oui... Ce n'est pas le premier qui s'en va en nous laissant une belle ardoise. Ne me regardez pas comme ça, Madame... Je vous sers quelque chose ?

64

De la musique, s'il vous plaît... De la musique, bien sûr... Pourquoi n'y a-t-elle pas pensé plus tôt ? Elle ne supporte plus ce silence entre elles. Même le vent dans les bambous, même les cris des mouettes, ça va comme ça... Elle va mettre de la musique, elle va débarrasser cette table — Lila n'a pas l'air de vouloir bouger —, elle va lui parler. Elle va lui dire enfin ce que Pierre veut qu'elle lui dise, et juste après, aller prendre un bain. Un bon bain, un bain délicieux, avec une extase solitaire en prime..., se dit Simone en traversant le salon.

Alors qu'est-ce qu'on va écouter ? Une chanson de Barbara comme au bon vieux temps où elles étaient les reines de la rue de Rennes toutes les deux ? Qui se souvient encore de cet appartement au cinquième étage sans ascenseur, plutôt grand et spacieux pour deux filles ? Une chambre pour chacune, un salon, un très long couloir, la cuisine jaune avec la table de jardin et trois chaises... C'est dans cette cuisine jaune, à cette table de jardin qu'elles

194

écoutaient Barbara. Le matin, toujours le matin... Après café, thé, tartines grillées, croissants à l'occasion... Elles écoutaient Barbara, ou bien Cameron de la Isla, ou Rossini, oui, elles aimaient bien Rossini toutes les deux, ou même un vieux tango... Et après Barbara donc, Cameron de la Isla, Rossini ou un vieux tango, ça dépendait, on rangeait la table, on lavait les tasses, on aéraït la cuisine et la journée pouvait commencer. Lila allait chez Jacques Franges, Simone s'enfermait dans sa chambre en bouillonnant d'idées.

Alors pas de Barbara, de Rossini ou de Cameron de la Isla aujourd'hui... Pas de vieux tango non plus... Parce que sinon Lila va dire que je ne suis pas seulement sentimentale, mais aussi nostalgique et mélancolique. Je la connais, Lila... Je l'entends d'ici... Alors sincèrement, non, merci. Il faut chercher quelque chose d'autre. Quelque chose de plutôt triste... C'est ça, triste et un peu désespéré comme le temps qu'il fait ce matin... Ou le temps qui passe, tout simplement, et va tous nous engloutir... Ce ciel bas et impénétrable... Ce canapé avec les draps et les couvertures que Pierre n'a pas eu le temps de ranger avant de partir... Ce cri de mouette égarée... Ou le reste du café froid qui traîne sur la table, depuis ce matin...

Schumann, je vais mettre du Schumann... C'est moi qui leur ai acheté ce disque, je ne me souviens même plus à quelle occasion. Un anniversaire ? Un dîner ? Ou juste le plaisir de poser quelque chose sur leur table à la suite d'une flânerie dans Paris... Voilà, le *Quatuor pour piano*, opus 47, puis le *Quintette pour piano*, opus 44... Lila préfère le quintette, plus gai, plus vigoureux, plus affirmé, dit-elle.

195